



## ***Rouge impératrice et Blonde roots* : une lecture uchronique et dystopique des relations post-coloniales**

---

**Pauline CHAMPAGNAT**

Université Rennes 2 et Agrocampus Ouest (Rennes).

[pauline.champagnat@hotmail.fr](mailto:pauline.champagnat@hotmail.fr)

**Résumé** : Ces dernières années, nous avons assisté à l'écllosion de récits cherchant à relier le passé colonial et les relations Afrique/Europe. Un des procédés que nous avons pu constater serait l'utilisation de l'uchronie, comme dans le roman *Blonde roots* (2008), de l'auteure Anglo-nigériane Bernardine Evaristo, qui s'emploie à imaginer comment se serait déroulée la colonisation et le commerce triangulaire si les colonisés avaient été les Européens, et si les colons et trafiquants d'esclaves avaient été les Africains. On peut aussi évoquer l'utopie afro-futuriste de l'auteure Camerounaise Léonora Miano, avec son roman *Rouge impératrice* (2019), qui se projette dans une Afrique post-occidentale, post-coloniale et unifiée. Dans cette hypothétique « Katiopa » du futur, les anciens colons, à la recherche d'un passé mythique glorieux totalement révolu, peinent à s'insérer dans la société de l'Empire panafricain dans lequel ils évoluent. Dans une perspective comparatiste, nous chercherons à analyser ces deux romans, à la lumière d'œuvres théoriques telles que *Afropea : utopie post-occidentale et post-raciste* (Miano, 2020), et *Sortir de la grande nuit : essai sur l'Afrique décolonisée* (Mbembe, 2010). Dans un premier temps, nous accorderons une importance fondamentale à l'analyse des procédés de minorisation d'une culture, contribuant à créer un sentiment d'« identité négative » (Mucchieli, 1986) par le peuple dont l'histoire et la culture auraient été dénigrées voire mises sous silence. Le roman *Blonde roots* souligne tout particulièrement les procédés de violence culturelle, symbolique et physique de minorisation employés dans n'importe quelle entreprise coloniale. Ensuite, nous nous intéresserons à la portée littéraire et politique de la présence de tels récits sur la scène littéraire contemporaine, ce qui ouvre la voie à un décentrement de la perspective traditionnelle, contribuant ainsi à la création de nouveaux imaginaires collectifs. Nous tenterons de comprendre comment le changement de perspective opéré par ces deux récits permet d'inverser des processus culturels et identitaires amplement intériorisés par un imaginaire collectif en voie de décolonisation.

**Mots-clés** : *Blonde roots*, *Rouge impératrice*, décolonisation, uchronie, utopie.

**Abstract** : In the past few years, we have seen a blooming of narratives that search to do a reinterpretation of the colonial past and the relationship between Africa and Europa. One of the mechanisms that we have observed is the use of the uchrony, just like in the novel from Anglo-Nigerian author Bernardine Evaristo *Blonde roots* (2008), that imagine how would have the colonization and the Slave Trade if the colonized had been Europeans and the slave traders had been the Africans. We can also evoke the Cameroonian author Léonora Miano, with her novel *Rouge impératrice* (2019), in which she projects in a post-occidental, post-colonial and unified Africa. In this hypothetical future « Katiopa », the former colons, in their search for a glorious and mythical past that had gone since a long time, are struggling to incorporate the society of the pan-African Empire in which they are living. In a comparatist perspective, we will try to analyze both of these novels, in light of

theoretical works such as: *Afropea: utopie post-occidentale et post-raciste* (Miano, 2020), and *Sortir de la grande nuit : essai sur l'Afrique décolonisée* (Mbembe, 2010). Firstly, we will emphasize the analysis of the mechanisms of the minorization of a whole culture, contributing to create a feeling of « negative identity » (Mucchieli, 1986) by the community which culture and history would have been belittled, or even silenced. The novel *Blonde roots* especially underline cultural, symbolical and physical methods of minorization used in every colonial venture. Secondly, we will focus on the literary and political scope of such narratives in contemporary literary scene, allowing, by the decentering of traditional perspective, the creation of new collective imaginaries. Consequently, we will try to understand how the switch of perspective operated by these two narratives able the inversion of cultural and identarian mechanisms fully interiorized by a collective imaginary, that is still in the process of a decolonization.

**Keywords:** *Blonde roots*, *Rouge impératrice*, decolonization, uchrony, utopia.

## Introduction

Les deux romans que nous nous proposons d'étudier ici ouvrent leurs récits respectifs à partir d'une volonté affichée de relire l'Histoire à partir du point de vue des marges. C'est ce qui se produit dès la première page de *Rouge impératrice*, dans lequel la narratrice décrit un regroupement d'habitants de la capitale de Mbanza<sup>1</sup>, lesquels préfèrent « regarder les choses depuis la marge » (MIANO, 2019, p.9). Cette perspective et ce regroupement sur la marge auraient pour effet de rendre celle-ci centrale. La narratrice poursuit sa description en précisant que c'était de cette manière que l'on regardait depuis des décennies, rappelant tout de même l'époque révolue des anciennes métropoles où certains fantaisistes : « prenaient plaisir à arpenter les nzela<sup>2</sup> nettes des parcs et jardins publics » (MIANO, 2019, p. 9). Cette description, qui à première vue peut sembler anecdotique, servira en réalité de fil conducteur au roman. Le récit, de forme circulaire, commence le jour du San Kura 6361, une commémoration similaire à celle du Nouvel An, et se termine une année plus tard, lors de ce même événement. Dès les pages suivantes, nous apprenons que, selon la conception calendaire chrétienne, la fiction aurait lieu en l'an 2124. Dans cette utopie se déroulant dans une hypothétique Afrique du futur rebaptisée « Katiopa », les diverses « Chimurengas<sup>3</sup> » auraient permis d'effectuer une décolonisation réelle du Continent, grâce à la création d'une solide union panafricaine.

Les anciens colons Européens forment un groupe culturel appelé les « Sinistrés », « Des Fulasi<sup>4</sup> que la détresse identitaire avait forcés hors du pays ancestral vers la fin de la Première Chimurenga. » (MIANO, 2019, p.16). Incapables de s'adapter aux modifications entraînées par la décolonisation culturelle et politique de « Katiopa », ceux-ci vivent en communautés hermétiques et repliées sur elles-mêmes. De plus, elles sont marginalisées par leur société d'accueil : « Cet éloignement ne faisait que renforcer l'attachement au paradis perdu, le refus d'incorporer les mœurs locales. » (MIANO, 2019, p.17). Ainsi, la narratrice indique que le récit sera marqué par une réflexion autour de l'assimilation culturelle lorsque celle-ci est envisagée comme un élément-clé de l'intégration d'une communauté minoritaire et marginalisée au sein d'une nation. Pour le faire, elle reprendra les discours que l'on retrouve typiquement au sein de divers partis politiques français, et plus particulièrement dans des partis d'extrême droite. Au-delà de la teneur ironique de l'utilisation d'un tel discours contre les « Fulasi », cela permet un décentrement de la perspective

---

<sup>1</sup> Nommé en référence à l'ancienne capitale du royaume du Kongo.

<sup>2</sup> Allée, chemin. (MIANO, 2019)

<sup>3</sup> Luttés de libération. (MIANO, 2019)

<sup>4</sup> Français. (MIANO, 2019)

généralement acceptée, ce qui facilite sa remise en question. Ce questionnement atteindra son apogée lorsque Ilunga, Président de la « Katiopa » unifiée, va sommer les communautés Fulasi « d'aimer ou de quitter Katiopa ». Par ces mots, il exige qu'ils acceptent l'assimilation culturelle totale, garante de leur intégration ou qu'ils quittent « Katiopa », tout en paraphrasant la célèbre injonction proférée par un Président français d'un passé plutôt récent, lorsqu'il s'adressa justement à ce qu'il concevait comme des « communautés minoritaires et à la difficile assimilation » vivant en France. Dès les premières pages, nous notons une volonté de l'auteure de décentrer sa propre perspective et d'employer un vocabulaire avec des termes empruntés à diverses langues parlées en Afrique, voire des nouveaux mots créés par la diaspora africaine, comme avec le terme « Quilombo », qui représente un marronnage contre l'imposition esclavagiste du Brésil colonial. Ces termes sont regroupés dans un lexique à la fin du roman. Au-delà de l'emploi des mots appartenant à un vocabulaire Africain, les noms des espaces publics (places, rues) ou encore d'institutions (hôpitaux) sont nommés en hommage à des figures emblématiques de divers pays Africains, comme Eduardo Mondlane, Amílcar Cabral ou encore Denis Mukwege, ce qui témoigne d'une réelle volonté de décolonisation culturelle et symbolique de l'espace public.

Le récit du roman *Blonde roots* commence avec la fuite de Doris, esclave Européenne cherchant à rentrer clandestinement chez elle en passant par un souterrain. Après sa capture quelques décennies plus tôt alors qu'elle n'était qu'une enfant, suivie d'une traversée forcée de l'Atlantique, elle est devenue esclave sur un Continent appelé « United Kingdom of New Ambossa », dont la description correspond à celle du Continent Africain, ce qui est confirmé par la carte préfigurant le récit. Contrairement au roman *Rouge impératrice* dans lequel la colonisation Européenne de l'Afrique a vraiment eu lieu dans le passé, *Blonde roots* s'emploie à imaginer comment se serait déroulée le commerce triangulaire, la colonisation et l'esclavage si les colons avaient été Africains, et si les colonisés avaient été Européens. Cette volonté d'imaginer un déroulement de l'histoire contraire à celui que nous connaissons permet d'interroger les représentations présentes dans l'imaginaire collectif au sujet de l'esclavage et de la colonisation. De cette manière, l'auteure cherche à interroger les mécanismes de minorisation de tout un groupe identitaire dominé par une puissance hégémonique, contribuant ainsi à créer une « identité négative » (MUCCHIELI, 1986) pour le groupe marginalisé avec toutes les conséquences que cela implique sur les plans historiques, culturels et politiques.

Au cours de sa fuite, la traversée du souterrain sera l'occasion pour Doris de se remémorer sa vie antérieure à sa capture et tous les traumatismes vécus

pendant ses années de servitude. L'image du souterrain rappelle le concept de « mémoires souterraines » de Pollak (1993) qu'il développa en se basant sur ses entretiens avec des Juifs ayant survécu aux camps de concentration. L'extermination massive de ce peuple pendant la période nazie a fait que seul des traces de mémoires sont restés pour les générations suivantes. Lorsque nous parlons des vestiges de mémoires laissés pour les générations futures par les esclaves amenés de force sur un nouveau continent, la théorie de Pollak convient parfaitement à cette réalité, bien qu'elle soit née de contextes différents. En effet, il existe toujours un dénominateur commun : la tentative d'effacement de la mémoire culturelle du peuple opprimé au profit d'une culture hégémonique. Le rôle de la littérature dans ce processus est de permettre aux mémoires souterraines d'émerger, et d'apporter toute une série de questions concernant leur effacement systématique. Ces mémoires, délibérément mises sous silence par l'Histoire officielle, servent à imposer un point de vue hégémonique sur le passé d'une société.

Ainsi, on peut considérer la traversée de Doris comme hautement symbolique, dans la mesure où il s'agira finalement de « faire ressurgir » voire de « faire émerger » des voix traditionnellement effacées et exclues des grands récits nationaux par les structures de pouvoir hégémoniques représentant l'État. L'étrangeté causée par le fait que, dans cette histoire réécrite, on imagine des esclaves Blancs et des maîtres Noirs permet de bouleverser de manière puissante l'imaginaire collectif relatif à l'esclavage.

Notre analyse se situera dans cette perspective, dans la mesure où nous chercherons à comprendre la portée politique de ces romans, lesquels, par divers procédés, interrogent les structures du pouvoir permettant la minorisation d'un groupe culturel donné. Les deux romans en question s'emploient à la création de nouveaux imaginaires, cette fois-ci à partir d'une perspective qui se serait libérée du biais eurocentrique des récits du passé.

## **1. Minorisation et fabrication d' « identités négatives »**

Mucchielli a développé la théorie selon laquelle le sentiment d'exclusion au sein d'un groupe social peut amener à la formation de ce qu'il qualifie d' « identité négative » : « Nous avons vu également comment l'exclusion de différents groupes sociaux rendait impossible le sentiment de sécurité identitaire (on est satisfait, on connaît, on se raccroche à son identité) et favorisait les revendications agressives d'identité même s'il s'agit d'une identité négative attribuée par l'environnement social. » (MUCCHIELLI, 1986, p. 100-101). Afin de rendre l'adoption des valeurs des colons systématiques et non questionnables, la

stratégie « d'identité négative » est utilisée pour anéantir une quelconque image positive associée à la culture du colonisé :

Une des manières d'exercer la pression psychologique consiste à utiliser l'identité négative. L'identité du groupe colonisé est explicitée différenciellement par rapport à celle du groupe dominant. Elle est dévalorisée alors que celle du groupe dominant est proposée comme idéale. Chaque effort de conformisation à l'identité proposée est ensuite gratifié. (MUCCHIELLI, 1986, pp. 112-113)

Le roman de Bernardine Evaristo traite avec intensité de la minorisation des cultures et de la fabrication de ces « identités négatives » (Mucchieli, 1986). Pour commencer, on peut s'arrêter sur la toponymie, qui nous rappelle le parallèle entre l'acte de nommer et celui de coloniser. Ainsi, au début du récit, on apprend qu'un grand (le terme « grand » est placé entre guillemets dans la citation, ce qui témoigne d'une volonté de déconstruire les récits d'explorateurs ayant ouvert la voie à une série de crimes contre l'humanité) explorateur et aventurier nommé Chinua Chikwemeka, pensant alors avoir trouvé la route pour l'Asie, confond les îles de la Caraïbe avec les « The legendary isles of Japan » (« Les îles légendaires du Japon »), et décide malgré tout de maintenir cette dénomination, altérant très légèrement son nom par « West Japanese Islands » (« Îles du Japon occidental ») (EVARISTO, 2008, p. 5). De plus, le Royaume-Uni est appelé « Cabbage Coast » (« La côte du chou »), rappelant de manière ironique comment plusieurs régions du monde colonisées par les Européens, au lieu d'être qualifiées en rapport avec leur culture, ont été nommées en fonction des biens et marchandises qui pouvaient profiter aux colons (ivoire, or, crevettes etc..). Cette idée est confirmée un peu plus loin dans le récit :

Les trafiquants d'esclaves venaient juste d'arriver ou se préparaient à prendre la mer en direction de plusieurs côtes européennes : la Côte du Charbon, la Côte de l'Étain, la Côte du Maïs, la Côte de l'Olive, la Côte de la Tulipe, la Côte du Froment, la Côte du Raisin, la Côte de la Grippe et le Cap de la Malchance. (Notre traduction)<sup>5</sup>

Les dénominations utilisées par les colons nous laissent deviner plus ou moins de quels pays européens il pourrait s'agir, et soulignent ainsi à quel point il est réducteur de nommer une nation en fonction du potentiel mercantile et lucratif qu'elle serait susceptible de représenter pour le colon. De plus, on apprend également que les « Ambossans » (représentant en réalité les Africains), nomment l'Europe « the Grey Continent » (« Le Continent Gris ») (EVARISTO, 2008, p. 7). Il y a d'ailleurs un chapitre entier qui s'appelle « The Heart of

---

<sup>5</sup> Slavers had just arrived or were getting ready to set sail for the various coasts of Europa: the Coal Coast, the Tin Coast, the Corn Coast, the Olive Coast, the Tulip Coast, the Wheat Coast, the Grape Coast, the Influenza Coast and the Cape of Bad Luck. (EVARISTO, 2008, p. 72)

Greyness » (« Le Cœur de la « Gristude »), référence à l'œuvre « Heart of Darkness » (« Au cœur des ténèbres ») de l'auteur polonais et britannique Joseph Conrad aujourd'hui considérée comme profondément raciste et ayant connu un succès retentissant à l'époque de sa parution<sup>6</sup>. Cette œuvre de 1899 relate l'histoire d'un jeune officier de la marine marchande britannique qui transporte de l'ivoire et sa remontée du fleuve Congo. On y dépeint alors les relations entre Congolais et colons Français. Certains défendent l'œuvre en affirmant que l'auteur pourrait avoir cherché à dénoncer le traitement infligé aux Congolais pendant la colonisation, en insistant particulièrement sur les scènes de « travail forcé », qui diffèrent de très peu de l'esclavage qui venait d'être aboli très récemment aux Amériques. Peu importe les intentions de Joseph Conrad en écrivant cette œuvre, on peut dire qu'elle s'inscrit dans le genre de « littérature coloniale » dans laquelle de courageux aventuriers Européens bravaient des contrées inhospitalières et dangereuses, et apparaissaient donc comme des héros, en opposition aux personnages locaux, la plupart du temps représentés de manière dépréciative et stéréotypée. Comme on peut facilement le deviner, cette littérature n'était jamais exempte d'une perspective eurocentrique.

Pour revenir à *Blonde roots*, au-delà de la dénomination topographique, on aborde assez rapidement le thème de la double appartenance culturelle des esclaves Européens. Leurs diverses cultures doivent être pratiquées de manière occulte, par peur des représailles de la part de leurs maîtres. La protagoniste du roman, l'esclave britannique Doris Scagglethorpe est donc rebaptisée « Omorenomwara » par ses maîtres. Ce baptême forcé marque le commencement d'une longue bataille pour obliger Doris à renoncer à tous les aspects de sa culture originelle, celle-ci étant considérée comme inférieure par rapport à celle du colon. Ainsi, certains esclaves adoptent des stratégies de résistance, dans l'espoir d'obtenir les faveurs de leurs maîtres. On peut dans un premier temps évoquer la tentative d'assimilation du modèle de beauté Africain : dans le roman, cela est particulièrement représenté par certains personnages féminins cherchant à avoir une peau paraissant plus foncée, à transformer leurs cheveux lisses en cheveux crépus, et tenter d'obtenir une silhouette plus voluptueuse.

La quête de transformation de soi pour se fondre dans le moule du modèle hégémonique imposé par la colonisation s'exprime grâce une volonté de se rapprocher le plus possible du modèle culturel et du canon esthétique Africain, soit comme un acte de résistance permettant de monter dans la hiérarchie sociale et raciale d'une société coloniale, soit parce que l'on aurait intériorisé l'image négative associée à sa propre identité culturelle. On note très rapidement à quel point l'adoption forcée du modèle Africain se fait au détriment de la culture

---

<sup>6</sup> Chinua Achebe dénonce le racisme présent dans cette œuvre dans un célèbre essai de 1977 : "An Image of Africa: Racism in Conrad's 'Heart of Darkness'" *Massachusetts Review*. 18. 1977.

originelle du personnage, celle-ci étant toujours caractérisée par le « trop-peu », le manque, en opposition à la culture du colon, représentant le modèle de perfection inatteignable. A. Memmi (1973) avait décrit cette intériorisation du stigmaté proféré par le colonisateur comme la « haine de soi » :

#### L'amour du colonisateur et la haine de soi

La première tentative du colonisé est de changer de condition en changeant de peau. Un modèle tentateur et tout proche s'offre et s'impose à lui : précisément celui du colonisateur. Celui-ci ne souffre d'aucune de ses carences, il a tous les droits, jouit de tous les biens et bénéficie de tous les prestiges ; il dispose des richesses et des honneurs, de la technique et de l'autorité. Il est enfin l'autre terme de la comparaison, qui écrase le colonisé et le maintient dans la servitude. L'ambition première du colonisé sera d'égaliser ce modèle prestigieux, de lui ressembler jusqu'à disparaître en lui. (MEMMI, 1973, pp. 146-147)

Bien sûr, cette problématique va bien au-delà de la discussion sur l'apparence physique, pouvant initialement paraître superficielle, mais qui est pourtant révélatrice de questionnements bien plus profonds. Afin de rendre l'adoption des valeurs des colons systématiques et non questionnables, la stratégie « d'identité négative » est utilisée pour anéantir une quelconque image positive associée à la culture du colonisé. Ainsi, au-delà de l'aspect physique, dans le roman, les Européens sont moqués par les Africains pour de nombreux aspects de leurs cultures : leur nécessité de solitude, la monotonie de leurs langages, leurs nourritures insipides, leur propension à la monogamie, le fait de posséder des animaux de compagnie etc. Toutes ces pratiques sont qualifiées d'« arriérées » ou « primitives » : « On disait que la nécessité de solitude des Européens était une preuve supplémentaire de leur culture inférieure, de leur incapacité à *partager*. L'intimité était un concept étranger pour tous les Africains. » (Notre traduction)<sup>7</sup>

Cet inversement de perspective nous fait réaliser à quel point les mécanismes de minorisation des cultures sont facilités lorsqu'un rapport de force entre colons et colonisés est préexistant, et lorsqu'une hégémonie est exercée sur des identités culturelles considérées comme « marginales » et « périphériques ».

On note également dans ce cas de quelle manière les Européens sont caractérisés comme une sorte de « bloc compact culturel » qui serait homogène, comme cela a été le cas et le reste parfois avec l'Afrique, discutée d'une manière générale comme s'il s'agissait d'un pays et pas d'un continent extrêmement divers et riche par la variété des cultures qui y cohabitent. Dans le récit, cette

---

<sup>7</sup> They said that the European need for solitude was further proof of our inferior culture, our inability to *share*. Privacy was a foreign concept to all Aphrikans. (EVARISTO, 2008, p.69).



infériorisation des cultures européennes se justifie dans le chapitre « Some Are More Human than Others » (« Certains sont plus humains que d'autres »), qui effectue une relecture des théories racistes et eugénistes du XIX<sup>ème</sup> siècle émises par des scientifiques Européens, qui avaient classifié l'Humanité en « races inégales », certaines étant selon eux plus nobles que d'autres. Dans *Blonde roots*, on réorganise la tristement célèbre échelle des races, sauf que cette fois-ci, la « race » des « Caucasiens » se retrouve tout en bas, tandis que la « race » des « Négroïdes » est hissée au sommet. Évidemment, les scientifiques Africains se placent délibérément au lieu le plus élevé de l'Humanité, comme ce fut le cas pour les scientifiques Européens, qui se sont sciemment auto-proclamés comme appartenant à une « race supérieure » :

D'un autre côté, le crâne caucasien est, malheureusement, relégué au plus bas de l'échelle de l'Humanité. Il est long, étroit et étonnamment carré sur l'arrière, avec une mâchoire orthognatique (moins proéminente). Ce type de crâne contient un cerveau beaucoup plus petit car il s'est retrouvé dans l'impossibilité de se développer au-delà des limites de sa petite structure crânienne. Par ailleurs, l'étroitesse du crâne témoigne d'un cerveau qui serait légèrement, comme nous les profanes qualifions, d'« écrasé ». La mâchoire orthognatique en elle-même démontre une faiblesse de caractère, une imagination limitée et une intelligence réduite. Le consensus général veut que ces défauts de la structure crânienne produisent également des traits d'infantilisme, un sentiment d'inutilité, de lâcheté, une coordination faible, une dégradation morale, et une langue ou des langues incohérentes ; si inintelligibles qu'en réalité, des experts linguistiques n'ont pas encore vérifié si l'Europe possède une langue, ou bien une seule et unique langue et plusieurs dialectes. (Notre traduction)<sup>8</sup>

On peut alors réaliser toute la perversité d'une rhétorique pseudo-scientifique utilisée pour justifier l'assujettissement d'une partie de l'Humanité. Il est possible d'effectuer un lien entre l'attribution systématique de tous les défauts et tares à la « race Caucasienne » et l'épigraphe du roman qui reprend une citation de Nietzsche : « Toute chose est sujette à interprétation : laquelle de ces interprétations prévaut à une époque donnée est une question de pouvoir et

---

<sup>8</sup> The Caucasian skull, on the other hand, is, unfortunately, consigned to the bottom end of the scale of Humankind. It is long, narrow and somewhat square at the back, with an orthognathous (less prominent) jaw. This skull type contains a far smaller brain because it has been unable to expand beyond the limits of its small cranial structure. Furthermore, the narrowness of the skull denotes a brain that is a bit, as we laymen would say, squashed up. The orthognathous jaw itself denotes weakness of character, limited imagination and restricted intellect. The general consensus is that these cranio-structural defects also produce the traits of infantilism, aimlessness, laziness, cowardice, poor coordination, moral degradation, and a nonsensical language or languages; so unintelligible, in fact, that it has not yet been verified by linguistic experts whether Europa possesses one language, or merely one language with several dialects. (EVARISTO, 2008, p. 119-120)

non de vérité »<sup>9</sup>. De plus, on remarque une fois de plus l'amalgame linguistique selon lequel l'Europe ne posséderait qu'une seule langue, et peut-être quelques « dialectes secondaires ». Le fait qu'un linguiste venant d'« Ambossa » ait besoin d'étudier ces dialectes considérés comme primitifs pour décider s'il doit leur attribuer ou non le statut de langue est une critique plus que pertinente concernant le regard eurocentrique que certains scientifiques Européens continuent de porter sur les scientifiques Africains.

A. Memmi explique à quel point la minorisation de l'identité du colonisé finit par déshumaniser également le colon, le ramenant à son identité d'opresseur, de son privilège injuste au détriment de l'Autre, le colonisé, l'opprimé : « Le lien entre le colonisateur et le colonisé est ainsi destructeur et créateur. Il détruit et recrée les deux partenaires de la colonisation en colonisateur et colonisé : l'un est défiguré en oppresseur, en être partiel, incivique, tricheur, préoccupé uniquement de ses privilèges, de leur défense à tout prix ; l'autre en opprimé, brisé dans son développement, composant avec son écrasement. » (MEMMI, 1973, p. 116). Cette idée est confirmée dans le roman de Bernardine Evaristo : « J'ai toujours essayé de me consoler en me disant que pendant qu'ils nous détruisaient, ils se détruisaient également. » (Notre traduction)<sup>10</sup>

D'une autre manière, le roman *Rouge impératrice* développe l'idée de la défiguration du colon en tant que bourreau, ce qui, par la force de sa violence, lui retire une part de son humanité. Étant donné que le récit a lieu dans un futur hypothétique, on devine que c'est précisément le sentiment de supériorité introduit par le colonialisme qui aurait été à l'origine de l'actuelle décadence de leurs descendants : « Le déclin de leur patrie jadis impériale provoquant en duel les nations paupérisées de la planète pour leur ravir la palme de la souffrance les avait poussés à revenir là où ils avaient été grands. » (MIANO, 2019, p.16). En effet, les descendants des colons Européens d'autrefois ont quitté l'Europe, gênés par la présence qu'ils considéraient comme trop forte d'Africains :

C'était cocasse mais c'était ainsi : la présence trop nombreuse de Katiopiens à Pongo<sup>11</sup> menaçait de mort leur culture, et seul le Continent leur offrait la possibilité de la sauvegarder parce qu'ils y jouissaient encore d'un certain prestige, parce qu'ils avaient pris l'habitude d'y vivre en communauté sans être dérangés. Ils s'y étaient donc établis, serrant contre eux leur identité, comme un morceau de terre sacrée qui permettrait de faire un jour renaître la patrie perdue. (MIANO, 2019, p. 16-17)

---

<sup>9</sup> All things are subject to interpretation : whichever interpretation prevails at a given time is a function of power and not truth.

<sup>10</sup> I had always tried to console myself with the fact that while they were destroying us they were also destroying themselves. (EVARISTO, 2008, p.33)

<sup>11</sup> Europe. (MIANO, 2019)

Ainsi, la narratrice ne fait que reprendre les propos de certains partis d'extrême droite actuels de plusieurs pays Européens, qui sembleraient se sentir menacés de perte d'identité culturelle par la présence de ressortissants Africains sur leurs territoires nationaux. Après avoir pendant plusieurs siècles « régné sur le monde » (MIANO, 2019, p. 102), les descendants des anciens colons décident donc de se tourner vers : « le seul endroit du monde où ils seraient reconnus sans avoir pour cela d'effort à fournir. Là où leur langue n'était pas encore étrangère, là où survivait une zone monétaire qu'ils avaient conçue pour maintenir leur emprise sur des espaces en principe décolonisés. » (MIANO, 2019, p. 359). Ainsi, l'auteure en profite également pour émettre une critique concernant le maintien du franc CFA dans de nombreuses anciennes colonies françaises, ce qui contribue à maintenir un rapport de force et de domination entre celles-ci et la France. L'utilisation des termes « emprise » et « en principe décolonisés » confirme cette idée et renforce la critique effectuée par la narratrice.

De fréquentes analepses<sup>12</sup> nous permettent de comprendre comment la communauté fulasi s'est retrouvée dans la situation vécue au présent du récit. En effet, les « prédateurs ataviques » (MIANO, 2019, p. 312) du Continent Africain, décrits comme totalement « sclérosés » à l'intérieur de leurs identités culturelles qu'ils sembleraient souhaiter maintenir dans un certain hermétisme, ont choisi d'ériger des « forteresses identitaires », dont les fondations sont autant physiques que symboliques :

Pris d'épouvante à l'idée de leur disparition après avoir régné sur le monde – bien qu'y étant moins nombreux, ils s'étaient recroquevillés sur eux-mêmes, érigeant des forteresses physiques et symboliques. Il en était résulté une sclérose à l'origine de la tragédie historique désormais connue sous l'appellation de Sinistre. (MIANO, 2019, p. 102)

On peut considérer qu'il s'agit de la description du passage d'un mouvement de relégation à la périphérie à un autre : d'abord pour les « katiopiens » qui vivaient sur le continent européen auparavant, relégués aux marges des villes dans des cités bétonnées, et par la suite par les communautés « fulasi » en « Katiopa », qui n'ont jamais réussi à s'adapter à leur statut minorisé, ce qui nous aide à mieux comprendre leur décadence. Le récit de l'« exode des fulasi en Katiopa » raconté par Charlotte de Pluvignage nous permet d'en apprendre un peu plus sur la situation des « fulasi » en « Katiopa » antérieure à leur perte de pouvoir et d'influence:

Les gens savaient qui nous étions et voulaient à tout prix nous être agréables. Ils connaissaient leur place en ce monde et révéraient la nôtre. Dans la voiture qui nous

---

<sup>12</sup> Évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve (GENETTE, 1972, p. 82)

a conduits à la ville, j'ai prié le chauffeur de rouler moins vite. Les rues portaient encore le nom de nos grands officiers, il y avait un monument à nos morts tombés ici, des bâtisses érigées par nos vaillants aînés. C'était émouvant. Rien n'avait été détruit parce que les gens d'ici savent, au fond d'eux, que notre action fut positive. Nous avons partagé avec eux la conscience de l'humain et les lois de l'hygiène. (MIANO, 2019, p.410)

Cette description de l'exode des « fulasi » vers « Katiopa » est narrée par l'ancienne du clan dont le nom - De Pluvignage - témoigne son ascendance noble, ce qui contribue d'autant plus à renforcer l'image d'une certaine décadence familiale dans le présent, d'où la nécessité de glorifier les « exploits » de leur passé, proposant l'idée d'un soi-disant « héritage positif du colonialisme en Afrique », souligné par l'utilisation des termes « lois de l'hygiène » et « conscience de l'humain », qui renvoient une fois de plus à une vision eurocentrique et dépréciative du continent. On y décrit ici un monde qui, malgré la fin des colonies africaines, continue d'être régi par l'ancien ordre colonial. Le fait que Charlotte de Pluvignage ait été conduite par un chauffeur auquel elle pouvait encore se permettre de proférer des ordres, jusqu'à une villa et non à la périphérie de la ville comme dans le présent du récit, est un rappel de la classe sociale privilégiée à laquelle elle et les autres membres de sa communauté appartenaient dans le passé. Les rues portaient encore les noms de figures du colonialisme européen en Afrique, la phrase : « les rues portaient encore le nom de nos grands officiers » et l'allusion aux monuments faisant hommage à leurs morts suggère que les espaces mémoriels aient été renommés en hommage à des figures importantes de l'Histoire de l'Afrique depuis peu, puisque la personne la plus âgée de la famille de Pluvignage a été le témoin de l'époque antérieure. On peut donc considérer que ces récits font encore partie de la mémoire collective au moment où le personnage les évoque. A. Mbembe (2010) a utilisé l'image d'un « échafaudage de certitudes, les unes plus illusoires que les autres » (MBEMBE, 2010, p. 15) pour illustrer la colonisation, qu'il qualifie de « puissance du faux » (MBEMBE, 2010, p. 15), laquelle serait habituée à « vaincre sans avoir raison » (MBEMBE, 2010, p. 16). La décadence de la famille de Pluvignage, dûe en grande partie à la fin des privilèges injustes de sa communauté liée aux anciennes dynamiques de pouvoir héritées de l'époque coloniale, souligne alors à quel point cet « échafaudage de certitudes » est fragile. Le récit de *Rouge impératrice* s'emploie à imaginer une décolonisation effective des imaginaires, dans un futur lointain, et tente ainsi de démanteler la puissance et la violence des rapports de pouvoir et de ses marques laissées par l'époque coloniale.

## 2. Création de nouveaux imaginaires

Une des réactions possibles face à la minorisation des identités peut passer par le besoin de revalorisation. Pour retrouver les racines d'une histoire valorisante, le recours au passé et même à la mythologie peut se révéler fréquent, en effet : « Pour un groupe, le rejet de parties de son identité négative peut passer par la réécriture de son histoire (constitution d'une histoire mythique). » (MUCCHIELI, 1986, p. 92). A. Mbembe s'est penché sur la question de la réelle signification des indépendances en Afrique, s'interrogeant ainsi sur leurs véritables héritages : « L'indépendance sans liberté, la liberté sans cesse ajournée, l'autonomie dans la tyrannie, telle était, je le découvris plus tard, la signature propre de la postcolonie, le véritable legs de cette farce que fut la colonisation. » (MBEMBE, 2010, p. 42). Il constata à quel point : « La colonisation est inséparable des puissantes constructions imaginaires et des représentations symboliques et religieuses à travers lesquelles la pensée occidentale a figuré l'horizon terrestre. » (MBEMBE, 2010, p. 90). Ainsi, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle, si la colonisation est passée par de puissantes constructions imaginaires, la véritable décolonisation devrait peut-être elle aussi passer par les imaginaires collectifs, mais cette fois-ci en les déconstruisant ? La littérature, de tout temps, a représenté un puissant support idéologique – pour le meilleur et pour le pire – de la construction d'identités culturelles et l'élaboration d'imaginaires collectifs.

La narratrice de *Rouge impératrice* semble partager le constat d'une décolonisation incomplète et insuffisante, lorsqu'elle décrit une « Katiopa » unifiée depuis peu, après que plusieurs « Chimurengas » aient été nécessaires : « Cela faisait maintenant cinq années que l'Alliance avait commencé son œuvre de refondation. » (MIANO, 2019, p. 59). À plusieurs reprises dans le roman, on fait allusion au fait que la nation ne se serait libérée que très récemment de la domination coloniale, fait qui est avéré par la description de l'exode « fulasi » vers « Katiopa » par le personnage de Charlotte de Pluvignage.

Dans le roman *Rouge impératrice*, on note l'importance primordiale de la question de l'espace et du territoire : « Bien des pathologies mentales avaient longtemps guetté les hommes du Continent. Être l'un d'eux était même devenu une affection en soi : des siècles durant, ils avaient été, à la surface du globe, les seuls que l'histoire ait si durablement privés de territoire. » (MIANO, 2019, p. 381). Ironiquement, les « Sinistrés » se retrouvent maintenant dans la situation vécue par les « Katiopiens » quelques siècles plus tôt, contraints aux contrôles d'identité, et questionnés en permanence sur leur légitimité à occuper le territoire :

Chaque fois que des Sinistrés quitteraient l'État pour faire renouveler leurs documents d'identité, ils ne seraient plus admis. On trouverait des prétextes. Il ne savait pas encore lesquels, mais avec un peu de mauvaise foi et de sang-froid, cela se ferait sans mal. (MIANO, 2019, p. 316)

La « topographie mimétique » (SOUBEYROUX, 1993, p. 16), c'est-à-dire la représentation d'éléments topographiques empruntés au monde réel comme des noms de rues, ou de quartiers du roman s'emploie en réalité à décrire le monde dans lequel nous vivons actuellement selon la perspective de l'auteure, lequel n'aurait pas encore effectué une décolonisation réelle. On peut donc s'interroger sur la portée et l'importance de telles descriptions lesquelles, dans un premier temps, cherchent à correspondre à une Afrique telle que nous la connaissons actuellement : utilisation du Franc CFA, présence de certains espaces mémoriels ou noms de rues célébrant le colonialisme européen en Afrique. Il s'agit de descriptions du passé, en opposition avec le présent du récit, qui a lieu en l'an 2124. Ces descriptions correspondent donc au monde tel que nous le connaissons actuellement. Cependant, dans le roman, cette « topographie mimétique » appartient indéniablement à un passé révolu, et va ensuite se renverser, dans la mesure où l'action principale du récit se déroule dans le futur, dans lequel l'auteure va projeter une utopie. De cette manière, l'espace est relu par l'auteure pour se transformer en critique idéologique :

Il arrive cependant qu'au fil du temps et de l'histoire, l'espace puisse se constituer en représentation, cette fois-ci réaliste, pour nier l'impossible localisation et pour proposer une lecture idéologique, politique ou polémique d'une société donnée. Cet espace cesse d'être seulement celui des propres pulsions ou répulsions secrètes de l'écrivain, pour devenir objet d'étude du visionnaire et du scientifique, du naturaliste à l'œuvre, pour devenir point de critique d'où l'on peut extraire un aspect nouveau des choses et des êtres. (ABBASSIAN, 1993, p. 56)

Nous partageons la théorie d'Abbassian (1993), qui conçoit la place de l'espace en littérature comme un point critique, qui aurait un fort potentiel créateur et rénovateur. C'est exactement ce qui se passe dans *Rouge impératrice*, utopie post-coloniale dans laquelle les espaces publics auraient été décolonisés. On note aussi l'importance attribuée aux représentations culturelles ou aux espaces mémoriels concernant la déportation transatlantique des Africains, ce qui se manifeste par des lieux de recueil : « C'était à cet endroit que le visiteur pouvait lire la liste des peuples endeuillés par la Déportation transatlantique. » (MIANO, 2019, p. 333), ou encore par la mise en scène de pièces de théâtre évoquant les résistances à la Déportation Transatlantique (MIANO, 2019, p.521). Cela contribue à réfuter l'idée d'une acceptation passive de leur condition de la part des esclaves Africains, comme on peut généralement le trouver dans l'historiographie officielle.

À plusieurs reprises, l'auteure pointe les dangers du concept de pureté raciale, d'enfermement identitaire, que ce soit chez la communauté « fulasi » ou « katiopienne », développant, de manière ironique, l'idée d'un hypothétique statut de « réfugié identitaire » :

Katiopa n'était pas menacé par cela, mais les Sinistrés étaient les mieux placés pour comprendre que l'on se refuse à accueillir chez soi une population si ardemment réfractaire à l'assimilation. Ils seraient les premiers à admettre que ne soit pas créé le statut de réfugié identitaire. (MIANO, 2019, p.436)

Pourtant, à plusieurs passages du roman, on se voit dans l'obligation de constater l'inexorable entrelacement des relations entre « Katiopa » et « Pongo », lesquelles ne pourraient jamais réellement vivre l'une sans l'autre. De plus, comme nous l'avons appris avec A. Memmi, ce mauvais traitement de la population « fulasi » de la part des autorités de l'Alliance de « Katiopa », serait en réalité révélatrice de nombreuses fragilités : « Plus on brutalisait les étrangers, plus on affirmait sa fragilité devant le passé qui avait mis les peuples en relation. » (MIANO, 2019, p.592). Ainsi, la narratrice dresse un constat inévitable sur la genèse même de l'Alliance de la « Katiopa » unifiée : celle-ci n'aurait jamais existé si elle n'avait pas en réalité constitué une réponse à plusieurs siècles de colonisation :

Ils n'appartenaient au Katiopa unifié que pour une raison : le monde dont ils procédaient avait enfanté celui-ci. *Convient-il de rappeler que, tous ici, nous avons vu le jour dans les spasmes de cet autre environnement et que c'est pour cette raison que nous avons pu en concevoir un nouveau ?* (MIANO, 2019, p.580)

Dans l'essai *Afropea : Utopie post-occidentale et post-raciste* (MIANO, 2020), l'auteure dresse un constat des liens qui continuent à unir l'Afrique et l'Europe. Bien qu'elle considère que la décolonisation en Afrique francophone serait « restée inachevée » (MIANO, 2020, p.190), elle réfute l'idée d'une rupture brutale des liens entre les deux continents, selon elle peu probable. Néanmoins, elle semblerait parier sur une redéfinition de la nature de ces relations, souhaitant les redessiner de manière plus égales, libérées de tout type de rapport de force, et plaide pour l'établissement de nouvelles bases pouvant « annihiler les penchants dominateurs d'une Europe qui ne sait plus faire autrement » (MIANO, 2020, p.190).

Dans *Rouge impératrice*, l'auteure s'emploie à montrer la dangerosité de concepts qui appartiennent actuellement aux partis d'extrême droite, et qui suivent la logique d'une rhétorique de « pureté raciale » illusoire. C'est également le cas en ce qui concerne la conception des « katiopiens » les plus radicaux, ceux qui considèrent qu'il serait nécessaire de passer par l'expulsion massive de la communauté « fulasi ». Ainsi, la narratrice remet en question cette vision identitaire héritée des premiers explorateurs de l'Afrique, qui ont posé un regard eurocentrique, réducteur et homogénéisant sur plusieurs groupes culturels, qu'ils ont choisi de nommer « Afrique », sans l'accord des principaux intéressés (MIANO, 2020, p. 146) :

Dans cette partie du Continent, les esprits avaient été si bien modelés par la pensée coloniale que, sans s'en apercevoir, on ne savait plus vivre séparé des tortionnaires du passé. On ne faisait rien qui soit sans rapport avec eux. (MIANO, 2019, p.616)

Cette incapacité à vivre les uns sans les autres, le regard du colonisateur intériorisé au plus profond de l'esprit de ceux qu'il avait auparavant colonisés est rappelée de manière ironique dans *Afropea* (2020), dans lequel Léonora Miano définit les défenseurs de la pureté identitaire en Afrique comme les héritiers idéologiques de l'extrême droite occidentale, en utilisant l'image du tissu wax en opposition aux textiles endogènes du continent :

Les tenants de la pureté identitaire ont à ce point intériorisé les notions coloniales, qu'ils ne sont plus en mesure de concevoir un projet de libération qui se passe de faire les poches idéologiques de l'extrême droite occidentale. Leur logique est à la pensée subsaharienne ce qu'est le wax aux textiles endogènes du continent : une fabrication européenne si bien assimilée qu'elle se confond avec le patrimoine ancestral qu'elle a fini par supplanter. (MIANO, 2020, p.70-71)

L'auteure souligne ici toute l'ironie d'une démarche dans laquelle on conçoit un projet de libération qui s'appuie idéologiquement sur des discours racistes et eurocentriques. Son roman s'emploie à projeter une réelle décolonisation des imaginaires. Cela rejoint. A. Mbembe, qui s'interroge sur le visage de la future démocratie, laquelle devra inévitablement passer par la « déconstruction des savoirs impériaux qui, naguère, ont rendu possible la domination des sociétés non européennes » (MBEMBE, 2010, p.113). A. Mbembe souligne également le danger de la notion d'universalisme sous toutes ses formes, qu'il considère comme « hostiles à la différence et, par extension, à la figure d'Autrui, attribuent à l'Occident le monopole de la vérité, de la « civilisation » et de l'humain. » (MBEMBE, 2010, p. 113). D'où l'importance de remettre en question tous les procédés qui ont permis auparavant l'exercice d'un rapport de force entre colons et colonisés.

## Conclusion

Après avoir étudié la minorisation des identités dans les deux romans, puis nous être concentrés sur la réinvention et la construction de nouveaux imaginaires dans *Rouge impératrice*, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle la mise en perspective de romans qui s'emploient, par l'uchronie ou l'utopie, à réinventer l'histoire mondiale de l'esclavage ou bien à imaginer une Afrique réellement libérée des emprises coloniales du passé, permet de redessiner, par le biais des imaginaires collectifs, les contours des nations qui émergeront dans le futur.

Par ailleurs, l'utopie afro-futuriste dessinée par Léonora Miano ne réécrit pas l'Histoire, elle s'emploie à imaginer le futur des relations Afrique/Europe. Dans ces deux romans, le cadre spatio-temporel est un personnage à part entière,



dans la mesure où on projette de manière inhabituelle des espaces ou des époques qui nous semblaient pourtant familières. Cela permet d'effectuer une relecture idéologique de l'Histoire officielle. A. Mbembe considère que l'Afrique se trouverait actuellement à un tournant, qu'il a qualifié de « grande transformation ». Selon lui, l'époque coloniale apparaîtra, avec le temps et avec le recul de l'Histoire, comme une parenthèse, un épisode. (MBEMBE, 2010, p.173). En effet, pour A. Mbembe : « Une formidable réorganisation des espaces, de la société et de la culture est en cours. » (MBEMBE, 2010, p. 173). Pour autant, il ne s'agit pas néanmoins de tenter d'effacer l'épisode colonial de l'histoire. Selon la perspective de *Rouge impératrice*, cet épisode serait révélateur de nombreux traits de l'âme humaine. En effet, on note une dialectique qui semble depuis toujours avoir mené la danse des relations coloniales : « Cette histoire où se mêlaient – de part et d'autre – séduction et aversion, amour et haine, fournissait bien des réponses, pour peu que l'on accepte de la lire sans en sauter une ligne. » (MIANO, 2019, p.579).

C'est là que nous prenons toute la mesure de l'importance de la littérature dans ce projet de mieux approfondir la compréhension de notre histoire commune et de se projeter dans de possibles futurs, redessinés grâce à la réinvention des imaginaires. Cette reconstruction est intrinsèquement liée à la dénonciation de toutes formes de minorisation des identités culturelles et de néo-colonialisme. Dans cette redéfinition des possibles tels que nous les connaissons actuellement, l'espace et le temps apparaissent comme des personnages privilégiés au cœur même du roman pour remettre en question les sociétés post-coloniales dans lesquelles nous évoluons.

### Références bibliographiques

- ABBASSIAN, Laura, 1993, « L'espace comme lieu de déclin dans le roman uruguayen des années 60. » In : *Lieux dits : recherches sur l'espace dans les textes ibériques (XVIème-XXème siècles)*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- EVARISTO, Bernardine, 2008, *Blonde roots*. Londres : Penguin books.
- GENETTE, Gérard, 1972, *Figures III*. Paris : Éditions du Seuil.
- MBEMBE, Achille, 2010, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris : Éditions La Découverte.
- MEMMI, Albert, 1973, *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*. Paris : Éditions Payot.
- MIANO, Léonora, 2019, *Rouge impératrice*. Paris : Éditions Grasset& Fasquelle.  
,2020, *Afropea : utopie post-occidentale et post-raciste*. Paris : Éditions Grasset& Fasquelle.
- MUCCHIELI, Alex, 1986, *L'identité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- POLLAK, Michael, 1993, *Une identité blessée*. Paris : Éditions Métailié.

SOUBEYROUX, Jacques, 1993, « Le discours du roman sur l'espace. Approche méthodologique. » In : In : *Lieux dits : recherches sur l'espace dans les textes ibériques (XVIème-XXème siècles)*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.